THE FLOWERS COLLECTION

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS...	$12.00	$6.50	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$13.75	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 1er JUILLET 1908 81ème Année.

EDUCATION DE PRINCESSE.

En 1822, Dorothée de Courlande, duchesse de Dino, blasée à trente ans sur toutes choses—peut-être pour en avoir joui sans mesure—reçut la visite d'un ami, qui la trouva en larmes, dans un état voisin du désespoir. Elle lui confia le mal dont elle souffrait, son écœurement du monde, de la politique, des voyages, de tout ce qu'elle avait aimé jadis, et le mortel ennui qui suivait ce dégoût. Avec l'indifférence polie que rencontre immanquablement ce genre de confidences, il lui proposa, au hasard, tous les moyens qui lui vinrent à l'esprit : "Essayez de la coquetterie ?—Je l'ai épuisée.—De la dévotion ?—Je l'ai traversée.—Eh bien ! écrivez." Le conseil la frappa ; c'était une des seules distractions auxquelles elle n'eût pas songé. De l'idée, elle passa rapidement à l'exécution, frayant ainsi la route à tant de ses pareilles qui, elles aussi, de notre temps, écrivent pour leur plaisir, et que quelfois—bien que plus rarement—pour le nôtre.

—

C'est dans la plus flatteuse de ces catégories, hâtons-nous de le dire, qu'il faut ranger la duchesse de Dino. Ses "Souvenirs," nés d'un instant de désœuvrement, viennent d'être mis au jour par une de ses descendantes, et cette publication semble parfaitement justifiée, non pas seulement, comme l'ont dit des gens malveillants, à cause de l'étincelante préface dont l'a ornée M. Etienne Lamy, mais aussi pour ce que ces pages renferment d'instructif, d'aimable et de divertissant. Sans doute n'y faut il pas chercher les beaux tableaux d'histoire, les portraits largement brossés, les jugements passionnés, mais libres et profonds, que nous admirâmes récemment dans les mémoires de la comtesse de Boigne. Ce qu'on trouvera dans ce léger ouvrage, ce sont plutôt de jolies miniatures, des croquis finement dessinés, des anecdotes contées d'une plume alerte, avec l'élégante négligence et la pimpante désinvolture de ces femmes du dix huitième siècle, avec lesquelles Dorothée de Courlande eût tant d'affinités d'esprit.

Ces souvenirs de jeunesse tirent d'ailleurs leur plus grand attrait de la haute condition de celle qui en est l'héroïne. Il est toujours intéressant de connaître par le menu les premières impressions de ceux qui se sentent nés pour dominer les autres et se croient vaguement faits d'une essence supérieure au reste de l'humanité. D'autres princesses, il est vrai, et de plus qualifiées, avaient déjà, à cet égard, plus ou moins satisfait notre curiosité. Sans parler des mémoires, un peu lointains, de la Grande Mademoiselle, la princesse Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, nous conta jadis son enfance. Mais, outre la distance des temps, la différence est essentielle entre les confidences de la sœur du Grand Frédéric et celles de la fille du duc de Courlande. La première, sans jamais oublier son rang, ne s'en souvient, ou peu s'en faut, que pour s'en plaindre et le maudire. Maltraitée, humiliée, battue, privée du nécessaire, toujours tremblante entre une mère imbécile, un père ivrogne et la mégère atroce qui lui servait de gouvernante, l'histoire de cette éducation princière n'est guère qu'un long martyrologe. Dorothée, au contraire, en dépit de quelques déboires, jouit fort de sa grandeur, de ses succès précoces, des hommages qu'on lui rend au sortir des lisières, et c'est un tableau très curieux que celui du salon—de la petite Cour, pour mieux dire—que tenait, à Berlin, cette fillette de douze ans, à l'âge où, d'habitude, on joue encore à la poupée. La duchesse de Dino a trop d'esprit pour être vaniteuse, mais elle se sait évidemment bon gré de ne pas ressembler au commun des mortels.

—

Cependant, ses souvenirs débutent par un aveu qui a dû lui coûter. Du côté de sa mère, elle compte bien, nous dit-elle, "sept siècles de noblesse", mais, en revanche, du côté paternel, elle ne peut remonter plus haut que la troisième génération. C'est un de ces malheurs dont, à mon sens, on peut se consoler. Deux ou trois ascendants qui se sont distingués par de brillants services valent bien, pour illustrer un nom, une longue lignée d'aïeux inconnus depuis les Croisades. Quoi qu'il en soit, ce père, encore que médiocrement "né", était duc régnant de Courlande, ce qui n'est déjà pas si mal. Il se maria trois fois, et, de sa troisième femme, il eut, le 26 août 1793, une fille qu'on appela Dorothée et qui est l'auteur des mémoires. Elle trace d'elle-même, dans sa première enfance, ce portrait peu flatté : "Petite, fort jaune, excessivement maigre, avec des yeux sombres, et si grands qu'ils étaient hors de proportion avec mon visage réduit à rien. J'aurais été décidément fort laide, si je n'avais pas eu beaucoup de physionomie." C'est avec ce genre de laideur—elle le savait bien, quand elle dessinait ce croquis—que se fabriquent celles qui, plus tard, affolent l'esprit des hommes et leur font faire les pires sottises.

L'enfant était d'ailleurs parfaitement ignorante ; sa science se réduisait à parler couramment trois langues : le français, qu'elle avait, dit-elle, "attrapé dans le salon", l'allemand, "dans l'antichambre", et l'anglais, à travers "les gronderies et les coups" d'une vieille gouvernante britannique, qui croyait les taloches fort propres à ouvrir l'esprit. C'est un visiteur de passage, le baron d'Armfeld, qui lui apprit à lire à l'âge de sept ans révolus et persuada à ses parents qu'elle n'était ni "stupide", ni rebelle au savoir. Il plaida même si bien, qu'il réussit au delà de ses espérances, car à la fillette délaissée on donna, d'un seul coup, deux éducateurs à la fois, une institutrice, Mlle Hoffmann, un précepteur, l'abbé Piatoli, qui avaient chacun leur système, diamétralement contradictoire.

—

Dorothée, au surplus, paraît avoir été vouée aux "systèmes". Ce fut d'abord la gouvernante anglaise, dont la méthode était de tremper les enfants dans "de l'eau à la glace" et de les faire ensuite "courir tout nus" dans les appartements, infaillible moyen d'endurcir pour la vie ceux qui ne succombent pas dans la première semaine. Vint ensuite Mlle Hoffmann, disciple de Jean-Jacques, qui appliquait littéralement toutes les prescriptions de l'"Emile": vêtements flottants, les mêmes en toute saison, point de chapeau, ni de bonnet, ni de coiffure d'aucune espèce, de l'eau froide pour boisson, l'enfant fût-il "en nage", et le mépris de la souffrance physique. Sans doute à ces règles d'hygiène ne manqua-t-elle point d'ajouter le grand principe moral dont Rousseau, dans le même traité, fait la base essentielle de la pédagogie féminine : "Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes, et n'a pour but que de leur plaire." Des conseils de sa gouvernante, ce n'est certes pas celui-là dont l'élève, par la suite, fit le moins son profit.

Quant au précepteur Piattoli, plus spécialement chargé de former l'esprit et le cœur de la petite princesse, c'est à l'école de Condillac qu'il avait puisé les formules de son enseignement et il prêchait à Dorothée la philosophie sensualiste. C'était, d'ailleurs, un galant homme et un consciencieux érudit, capable, à l'occasion, de donner des preuves de bon sens. On a de lui quelques lettres à son élève, où ne manquent pas les judicieux préceptes, entre autres celui ci : "On nous dit tous les jours que nous devons traiter notre prochain comme nous voudrions en être traités ; je crois qu'on pourrait aussi bien nous dire que nous devons nous traiter nous-mêmes comme nous traitons ordinairement les autres : à ceux-ci nous ne pardonnons rien, nous exigeons d'eux toutes les perfections, toutes les qualités possibles. Faisons-en autant pour nous, ma chère enfant, et nous serons infiniment meilleurs".

—

Précepteur et institutrice, après s'être, dit-on, "trop bien entendus" quelque temps, avaient bientôt passé à l'état de guerre ouverte, chacun combattant l'autre, avec une violence qui allait jusqu'aux "crises de nerfs". Ils n'étaient d'accord qu'en un point, l'absence de toute instruction religieuse : Mlle Hoffmann, protestante de naissance, puis catholique par choix, s'était finalement décidée à ne professer aucun culte, et l'abbé Piattoli, jésuite défroqué, prétendon, croyait à Condillac plus fermement qu'à l'Evangile. A douze ans, Dorothée n'avait qu'une fois mis les pieds à l'église et s'y était fort ennuyée, pour avoir entendu un médiocre sermon. D'ailleurs, constamment tiraillée entre deux directions contraires, négligée par sa mère, qu'elle ne voyait que quelques minutes chaque matin et de loin en loin, le soir quand elle l'invitait à dîner—car elle avait sa maison séparée, ses gens à elle, et son argent pour payer ses dépenses—la jeune fille prit vite le parti de n'en faire qu'à sa tête, de n'obéir qu'à son caprice, de ne connaître d'autre loi que sa seule volonté. A ce régime, elle eût pu devenir une insupportable pécore. Comme, par bonheur, elle avait l'esprit juste et une nature équilibrée, elle ne se trouva pas plus mal de ce système-là que des autres.

Telle est, du moins, la justice qu'elle se rend : "J'admettais peu de supériorités, écrit-elle, mais je n'étais pas assez sotte pour n'en reconnaître aucune. Celle que donnent des grandes vertus, des talents remarquables, etc., a toujours trouvé en moi l'estime et le respect qui lui sont dûs. Je savais donner à ces sentiments une forme cajolante dans mon enfance et coquette dans ma jeunesse, qui flattait d'autant plus, que la médiocrité n'obtenait de moi aucun hommage. Je mettais une grande importance à rendre ma maison agréable, et jamais je n'ai mieux fait les honneurs de chez moi que lorsque j'avais treize ans." Mme de Boigne, plus désintéressée, confirme, disons-le, ce bienveillant témoignage : "A peine au sortir de l'enfance, elle était excessivement jolie, prévenante et gracieuse ; déjà la distinction de son esprit perçait brillamment. Elle possédait tous les agréments, hormis le naturel."

—

Cette singulière éducation était quelquefois traversée par des scènes dramatiques, si fréquentes en cette phase tourmentée de l'histoire du monde. En octobre 1807, Dorothée était à Berlin ; elle y vit éclater, comme le tonnerre un soir d'été, la foudroyante nouvelle de la bataille d'Iéna, elle vit la panique de la Cour, la reine Louise brûlant ses papiers, s'enfuyant à toute bride hors de sa capitale, puis l'arrivée du roi de Prusse, sans armée, presque sans escorte, parmi ses sujets éperdus entassant familles et bagages sur de mauvaises charrettes. Le récit est vif, pittoresque, malheureusement un peu sommaire ; où nous espérions un tableau, nous n'avons qu'une légère esquisse. Un peu plus tard, elle se trouve à Mittau, au sein de la petite cour d'émigrés qui font cortège à Louis XVIII. C'est d'un crayon sans indulgence qu'elle décrit la famille royale, et spécialement la Reine : "Je n'ai jamais vu une femme plus laide ni plus sale. Les cheveux gris, coupés en hérisson, étaient couverts d'un mauvais chapeau de paille tout déchiré ; son visage était long, maigre et jaune, sa taille, petite et grosse, soutenait, je ne sais trop comment, un jupon sale, sur lequel flottait un petit mantelet de taffetas noir, en loques. Elle me fit peur, la première fois que je la vis." Après ce petit compliment, elle n'en parle pas moins plus bas de "l'aveuglement" volontaire qui, assure-t-elle, faisait "trouver intéressants des gens si malheureux"; on se demande ce qu'elle eût dit si elle avait voulu voir clair !

Les derniers chapitres du livre sont consacrés par Mme de Dino à l'histoire compliquée des circonstances de son mariage. Jolie, riche et de haute naissance, il était à prévoir qu'elle ne manquerait pas d'épousées, et, en effet, elle n'était pas encore dans sa treizième année qu'on lui proposait un parti, le prince Adam Czartoryski, ministre des affaires étrangères de Russie, de vingt-trois ans plus âgé qu'elle. L'idée venait de Piattoli, ancien ami du prince ; il avait, par extraordinaire, su se mettre d'accord avec Mlle Hoffmann, et tous deux à l'envi, malgré la désapprobation silencieuse de la mère, travaillaient à monter la tête de leur élève et y réussissaient au mieux. Notons que Dorothée n'avait alors jamais vu l'homme auquel on destinait sa main et que, lorsqu'ils se rencontrèrent, quelques mois plus tard, à Mittau, c'est à peine si le prince Adam s'approcha d'elle pour lui adresser la parole. Malgré cette singulière froideur et son prompt départ de Mittau, il fut convenu qu'il était fort épris ; et Dorothée, de son côté, demeurait, assure-t-elle, fort occupée du prince et s'efforçait consciencieusement à mûrir son esprit pour se mettre au niveau d'un si grave amoureux. Mais elle n'en écoutait pas moins d'une oreille amusée les galanteries et les déclarations des nombreux prétendants, dont elle nous donne complaisamment la liste. Elle affirme d'ailleurs, qu'elle n'avait d'autre but que de faire savoir de la sorte au prince Czartoryski combien elle était recherchée et quel mérite elle avait à lui rester fidèle. Acceptons, vaille que vaille, une explication si touchante, et chassons le soupçon d'un petit jeu de coquetterie, qui eût été, somme toute, assez excusable à cet âge.

—

Les choses allaient ainsi leur train, quand l'empereur de Russie, d'Erfurt, où il était alors, vint voir à Lobikau la duchesse de Courlande. Il amenait avec lui M. de Caulaincourt, ambassadeur de France, plus l'aide de camp de ce dernier, jeune homme de trente ans environ, Edmond de Talleyrand-Périgord, futur duc de Dino, neveu du prince de Bénévent. Au cours du dîner qui suivit, la jeune fille s'aperçut que Caulaincourt l'examinait avec une attention soutenue et constata, non sans plaisir, qu'il paraissait la trouver à son gré. Elle cite même comme preuve à l'appui, la lettre que l'ambassadeur écrivit le lendemain au prince de Bénévent : "La belle Dorothée a quinze ans ; elle paraît fort bien élevée. Nous avons trouvé ici le château rempli d'épouseurs, mais le grand rival n'y était pas. Le "grand rival", c'était le prince Adam, absent comme d'habitude, et qui avait grand tort de l'être, comme il apparut peu après.

Il faut voir dans les Mémoires de la duchesse de Dino quel étrange complot, à son dire, s'ourdit, avec la complicité de sa mère, entre les émissaires de l'empereur de Russie et ceux du prince de Bénévent, qui avaient alors partie liée, et par quel stratagème on réussit à détacher la princesse Dorothée du candidat de Piattoli, pour l'amener à donner sa main à Edmond de Périgord. Le consentement de la jeune fille fut à peine arraché—un peu aisément, semble-t-il—qu'on la mit face à face avec son nouvel amoureux, et, pour la première fois, ils purent s'adresser la parole. Voici, d'après les Mémoires, ce que fut l'entretien : "Je dois vous dire moi-même, commença Dorothée, ce que vous savez sans doute déjà, c'est que je cède au désir de ma mère, sans répugnance sans doute, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous.... Vous ne m'en voudrez pas de la tristesse que vous pourrez, dans les premiers temps du moins, remarquer en moi.—Mon Dieu, répondit Edmond, cela me paraît tout naturel. D'ailleurs, moi-même, je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car, à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon." Sur ces tendres propos, ils échangèrent leurs vies.

—

Ici s'arrêtent les confidences que Mme de Dino a voulu faire à la postérité. On peut regretter sa réserve, mais il convient d'admirer sa prudence : peut-être était-ce le seul moyen de se procurer la jouissance dont elle exprimait le désir à la première page des "Souvenirs": "Se reposer de la dissimulation forcée dans laquelle s'était écoulée une grande partie de sa vie." Rêve touchant, qu'elle complète par cette jolie et spirituelle formule : "Retrouver la sincérité au bout de sa plume, c'est ne pas se brouiller tout à fait avec elle."

Cet effort de véracité, il semble bien que Mme de Dino l'ait accompli dans la mesure où il était réalisable, celle que comportent des mémoires intimes, et surtout des mémoires de femme. Tout au plus, en quelques passages, aurait-elle pu s'approprier le mot de ce Gascon, qu'on soupçonnait d'exagérer un peu : "J'aime tant la vérité, que je ne me lasse pas de l'embellir !"

Le procès du prince d'Eulenburg.

Berlin, 30 juin—Le procès du prince Philippe d'Eulenburg qui a commencé hier devant le Tribunal criminel de Berlin, s'est poursuivi aujourd'hui à huis clos.

Le prince a plaidé non coupable et a déclaré que plusieurs des témoins qui ont déposé contre lui avaient été achetés par ses adversaires.

La Cour a entendu aujourd'hui la déposition du baron Alphonse de Rothschild, de Vienne.

—o—

La situation à Tabriz.

Berlin, 30 juin—Une dépêche spéciale de Tabriz, Perse, annonce qu'après sept jours de combats sanglants dans les rues de la ville le parti constitutionnel s'est reconnu battu et cherche maintenant à obtenir le pardon du Schah par l'intermédiaire du consul de Russie.

—:o:—

Le Roi des Aliments de Froment
Uneeda Biscuit
5¢ Ne se vendent pas autrement qu'en paquets à l'épreuve de la poussière et de l'humidité.
NATIONAL BISCUIT COMPANY

LAZARD
LES VETEMENTS FASHIONABLES STEIN-BLOCH.
Dont nous contrôlons exclusivement la vente dans cette ville, sont maintenant adoptés avec enthousiasme par des milliers d'hommes de la Nouvelle-Orléans qui croyaient autrefois que des marchands-tailleurs seuls pouvaient les satisfaire.
Nous visons à donner un caractère distinctif au vêtement de chacun. Une visite ne vous met pas dans l'obligation d'acheter — vendeurs avenants ici.
C. LAZARD CO., Ltd.,
604-606 Rue du Canal.

Jackson Brewing Co.
LAWRENCE FABACHER, Président.
ADOLPH DUMOND, Vice-Président.
GUS GERTLING, Sec.-Très.
JOE MELCHER, Surintendant.
LA BRASSERIE MODELE DU MONDE
Où la Propreté Règne Suprêmement.
Action automatique, réfrigération parfaite dans des réservoirs en acier émaillé, filtration hygiénique et fermentation parfaite, l'orge et le malt de premier choix et le houblon importé étant seuls employés tout de la
JACKSON BOHEMIAN LAGER BEER
la meilleure bière que l'intelligence et le savoir-faire puissent produire. C'est le choix unanime de tous les connaisseurs de bonne bière.
Pure, Agréable, Nutritive, Salutaire
(Vendue dans le Bois Seulement)
BON A RAPPELER
La Jackson Brewing Co., paie chaque année plus de $80 000 en taxes. La Jackson Brewing Co. emploie 375 Citoyens de la Nouvelle-Orléans.
Jackson Brewing Co., Rues Decatur et Jefferson.

AVIS.

A partir du 1er juillet 1908, les chars de la LIGNE CLIO descendront jusqu'à la rue des Champs-Elysées seulement, et remonteront par leurs routes habituelles.

HUGH McCLOSKEY,
Président,
New Orleans Railway & Light Co.

1 juil—3t

AVIS.

BUREAU DE LA NEW ORLEANS RAILWAY AND LIGHT COMPANY,
317 rue Baronne, Nouvelle-Orléans, Lne.

Avis est ici donné que les coupons dus le 1er Juillet 1908 sur Bons et Bons à Intérêt Garanti seront payés comme suit :

New Orleans Railway and Light Company 4 1/2's à la Hibernia Bank and Trust Company.

New Orleans City and Lake Railroad Company 5's à la Canal Louisiana Bank and Trust Company.

New Orleans Traction Company 6's à la Canal-Louisiana Bank and Trust Company.

New Orleans Power House Company, Limited, 5's à la Canal-Louisiana Bank and Trust Company.

Edison Electric Company 5's à la Canal-Louisiana Bank and Trust Company.

Merchants' Electric Company 5's à la Canal-Louisiana Bank and Trust Company.

St. Charles Street Railroad Company 4's à la Canal-Louisiana Bank and Trust Company.

Orleans Railroad Company 6's à la Banque Nationale Commerciale.

New Orleans Gas Light Company 5's à la People's Savings, Trust and Banking Company.

H. A. FERRANDOU, Trésorier.

21 juin au 2 juil tse

VOULEZ-VOUS UN
PIANO
DE PREMIERE CLASSE
Ou tout autre instrument de Musique
Les meilleures cotes
Steinway Mehlin Chase
Knabe Fischer Packard
Behmer Sheninger Grunewald
Jouer de Piano Appris, 25 Notes
(Jouez sur tout le Piano)
et sera vendu à conditions faciles chez
GRUNEWALD,
735 RUE CANAL.

457597